

—Il faut me faire à tout, comme disait feu mon père. Il n'y a pas de sots métiers, ajoutait le brave homme, il n'y a que de sottes gens.

Pinard ne fit pas grande attention à cet aphorisme que le barbier avait formulé avec une certaine solennité, et avec un à-propos contestable.

—Comment, interrogea le :entier, dites-vous que s'appelle le maître du château de Champ-ton ?

—Il se nomme le comte de Garderel ; mais il court sur lui de singuliers bruits. Il paraît qu'il n'est pas Français d'origine. Les uns disent que c'est un banqueroutier, d'autres un émigré de je ne sais quel pays. Quoi qu'il en soit, M. Pinard, je vous prie croire que je n'ai plus guère la démangeaison de me mêler de ses affaires, et pour cause.

—Allons, Larose, vous en savez plus que vous ne voulez en dire.

—Cela se pourrait, répartit le perruquier, flatté de la supposition de Pinard, mais comme disait feu mon père : toute vérité n'est pas bonne à dire.

—Cela s'entend, Larose, et je suis de votre avis. Mais là, voyons, entre amis et vieilles connaissances, on connaît son monde, que diable ! et jamais je n'ai passé, que je sache, pour aller colporter les secrets à moi confiés.

—Ça, c'est vrai, répliqua le perruquier, d'un ton convaincu. Mais franchement, foi de Larose, ce M. de Garderel, me fait peur, parfois. Il a de si drôles d'airs, des mouvements si brusques ; ses yeux brillent d'un tel éclat, quand il les fixe sur vous, sa physionomie est si sombre que je suis petit garçon auprès de lui. On a beau avoir de l'aplomb, de la blague, et faire honneur à son métier depuis plus de trente ans, il y a de ces figures qui ne vous reviennent pas, ou plutôt qui vous reviennent trop, soit dit sans vouloir plaisanter.

—Il paraît donc méchant, ce fameux comte de Garderel ?

—Je ne saurais dire ce qu'il paraît. Toujours est-il que je ne voudrais pas me mettre en travers de son chemin. Quant à ses paroles, je serais encore à me demander quelle est leur couleur, sans l'observation qu'il m'a faite la première fois que je le vis.

—De sorte qu'il ne dit jamais rien ; il est muet, tout ce qu'il y a de plus muet ?

—Jamais il ne desserre les dents, M. Pinard ; il est muet comme un poisson.

—Ainsi, même pour ce qui concerne votre service, il n'ouvre pas la bouche ?

—Non, pas du tout. Je lui fais la barbe ; c'est là ma fonction ordinaire. Quand ses cheveux ont besoin d'être raccourcis, il me l'indique d'un signe. Mon office terminé, il me jette l'argent et se retire.

—Vit-il donc seul ?

—Je ne le crois pas. J'ai aperçu plusieurs fois, de loin, des femmes qui paraissent faire partie de la maison, et un homme de vingt-cinq à trente ans. D'ailleurs je ne traverse jamais la cour. Le concierge me fait passer dans un petit cabinet attenant à sa loge. C'est là que M. de Garderel vient me trouver.

Madame Larose qui avait quitté la boutique peu après l'arrivée de Pinard, revient pendant que son mari donnait ces explications à son curieux client. Elle n'eût pas de peine à comprendre qu'il s'agissait du château de Champ-ton ; elle prêta l'oreille aussitôt, et parut inquiète de voir le barbier se lancer sur ce sujet. Plusieurs fois elle lui fit signe ; mais le rusé compère qui n'aimait pas à être interrompu, feignit de ne rien voir, et continua de plus belle. Il était dans tout le feu de la conversation, quand un homme, vêtu en paysan, entra brusquement, et sans prendre la peine d'ôter sa large casquette, il dit au perruquier :

—Ce soir, à trois heures, chez M. le comte de Garderel. Soyez exact.

A l'apparition inattendue de cet homme, Larose changea de couleur. Pourtant il répondit sur-le-champ :

—M. le comte de Garderel sait que je suis la ponctualité même ; j'aurai l'honneur d'être à ses ordres, à l'heure indiquée.

Mais, l'inconnu était parti, sans attendre la réponse, et sans aucune démonstration de politesse.

Pinard ouvrit de grands yeux.

—Voilà mon rustre, dit-il, celui-là même qui, l'an dernier, m'éconduisit si brutalement, dans l'allée de châtaigniers. Que cet homme est grossier ! N'auriez-vous pu, Larose, lui infliger une petite leçon, ne fût-ce que par égard pour les gens qui fréquentent votre maison ?

—Si fait, si fait, répondit le perruquier embarrassé. Mais, voyez-vous, M. Pinard, comme disait feu mon père, tel maître, tel valet. Le drôle, je crois, ne supporterait pas mieux la réplique que son patron.

—Il faut prendre les gens comme ils sont, disait encore mon brave homme de père, dans notre métier, mon garçon, il y a le revers de la